

Entretien imaginaire sur un livre à venir

Jean Lacoste

X. Le *Journal de Vézelay*... Cela fait longtemps que vous en annoncez la parution. Où en êtes-vous ?

J.L. Il faut rappeler que cet ouvrage contient rien de moins que le substantiel journal que Romain Rolland a tenu à Vézelay, de son retour en France, au printemps 1938, à quelques jours de sa mort, fin décembre 1944. Se succèdent dans ces pages les tragédies de Munich et du pacte germano-soviétique, la drôle de guerre, juin 40 et la débâcle, l'occupation et le régime de Vichy, puis la Résistance et la Libération et la victoire encore incertaine : c'est dire son intérêt.

X. Comment pourriez-vous justifier la lenteur de ce travail d'édition ? En donner, si je puis dire, le *making of* ?

J.L. Le *Journal* « se faisant » – une expression du philosophe Henri Bergson que Romain Rolland affectionnait – serait peut-être plus approprié. Mais votre *making of* – une formule qui évoque davantage l'industrie du cinéma que la littérature – me convient, car elle suggère quelque chose de plus qu'une activité de l'esprit : elle renvoie à des aspects matériels, à des liasses de feuilles à manipuler, à quelque chose d'artisanal, et aussi à quelques péripéties, des traverses imprévues, à un projet collectif. Disons la « confection » du journal.

X. Elle est donc achevée.

J.L. Pas tout à fait ; le livre, dans la pesante matérialité de ses probables 900 pages, n'est pas encore là, mais, à ce stade, alors que le manuscrit est remis à l'éditeur, il m'est peut-être loisible, comme à Colas Breugnon, de poser mes outils et de revenir sur la genèse de ce qui a représenté, sinon une aventure, du moins une belle rencontre.

X. Comment les choses ont-elles commencé ?

J.L. Pour nourrir de conviviales randonnées littéraires autour de Romain Rolland que je proposais l'été, dans la région, à la demande de l'association Romain Rolland et de sa présidente (et vouées, semble-t-il, à se dérouler sous la pluie...), j'avais sollicité du professeur Duchatelet la communication de quelques pages du journal de Rolland sur Vézelay, Clamecy, la Bourgogne nivernaise dans les années 38-44.

Avec une générosité intellectuelle que je tiens à souligner, le professeur Duchatelet me fit parvenir de

Brest une succession de volumineux envois dont je ne voyais pas la fin... : la photocopie de l'ensemble du journal manuscrit pour les années 38 à 44. Je reçus ainsi, par intervalles irréguliers, une dizaine de cahiers, représentant près de mille pages manuscrites ! Splendide et encombrant cadeau, et passionnant feuillet ! Ayant déchiffré presque sans effort la belle écriture racée de Romain Rolland, j'ai commencé, pour trouver des citations sur la région, par parcourir ce document inédit, qui était demeuré scellé jusqu'en 2000 ; puis, peu à peu, pris par le drame politique et humain que furent pour l'écrivain l'arrivée de la guerre et l'occupation, touché par l'intimité entrevue de la vie avec Macha, son épouse, séduit par la noblesse de l'écrivain, dans une période qui ne vit pas le meilleur visage des intellectuels français, surpris par les préoccupations religieuses omniprésentes, je l'ai finalement lu page après page, ligne après ligne, le matin, très tôt dans mon bureau de Dornecy, l'été. Pour ensuite faire part à mon épouse de mes découvertes matinales : anecdotes, formules, épisodes, sans trop craindre de la lasser. Qu'elle soit remerciée pour sa patience !

X. Mais ce titre... *Journal de Vézelay* ? Est-ce la chronique d'un village à l'heure allemande ?

J.L. Nullement. Vézelay est ici plus qu'un lieu : une référence culturelle et religieuse – depuis saint Bernard et les franciscains ! –, et un point de vue sur la France en guerre. Ce journal, à mon sens, n'est pas un simple document politique ou historique, n'est pas seulement un journal littéraire, pas uniquement un écrit intime ; non, c'est une œuvre ample, riche, polyphonique, une « œuvre-monde » qui associe à la chronique de la vie à Vézelay, petite ville écrasée sous l'Occupation, les échos de la vie politique et littéraire de Paris, une œuvre qui mêle les rumeurs du conflit mondial aux problèmes lancinants de la vie quotidienne, l'alimentation, le chauffage, les communications. Rolland multiplie aussi les portraits incisifs des personnes qui viennent lui rendre visite dans sa maison de la rue Saint-Étienne ...

X. C'est désormais le musée Zervos...

J.L. ... qui semble ne conserver qu'à contrecœur le souvenir de l'écrivain.

X. Des éléments importants de ce journal ont déjà été publiés, notamment les retrouvailles avec

Claudiel, par le professeur Duchatelet et le recteur Antoine, chez Gallimard.

J.L. Mais c'est *l'ensemble* de ce texte qui fait sens, bien plus personnel que le *Journal des années de guerre 14-19*. Aussi s'imposa rapidement à mes yeux la nécessité de faire publier ce texte sans équivalent. Quel journal peut rivaliser avec lui pour cette période de notre histoire ? Guéhenno ? Claudel ? Cocteau ? Drieu la Rochelle ? Aucun.

J'ai pu établir un contact entre le professeur Duchatelet, qui, le premier, avait eu le privilège d'apprécier la valeur de ce journal.

X. Et qui est exécuteur testamentaire...

J.L. ... et les éditions Bartillat, une maison d'édition indépendante qui a pignon sur rue dans le VI^e arrondissement et qui sait publier avec soin de forts volumes d'histoire, d'art, de littérature. J'avais travaillé avec eux à une édition du *Voyage en Italie* de Goethe.

X. De Goethe à Rolland, la transition est naturelle... Mais Albin Michel ?

J.L. Il eût été l'éditeur naturel de ce journal, mais il fait preuve d'une indifférence mystérieuse à l'égard de son riche fonds Romain Rolland. Les Éditions Bartillat, elles, manifestaient de l'enthousiasme pour ce projet, malgré les incertitudes qui pesaient sur lui. Il fallait prendre l'attache de la Bibliothèque nationale qui est propriétaire des droits sur l'œuvre, avec la Chancellerie des universités de Paris, – un cas assez rare – et qui exerce avec vigilance cette responsabilité à elle confiée par Marie Romain Rolland.

Tout était lancé, d'une certaine manière, tout semblait facile : le professeur Duchatelet, avec élégance, ne voyait pas d'objection à ce que j'assume finalement la publication de ce journal pour Bartillat – peut-être n'était-il pas désireux de se lancer lui-même dans une entreprise dont il devinait les obstacles et les lenteurs, alors qu'il avait lui-même un grand chantier avec la correspondance Rolland-Georges Duhamel.

Pour ma part je voyais dans ce travail, qui me touchait de près, une façon de rendre hommage à une région méconnue que certains comparent à la Toscane. Et il était émouvant de voir ainsi inscrits, dans une œuvre relevant de la grande littérature, des noms de lieux familiers, et aux si agréables harmoniques pour moi, comme Châtel-Censoir, Asquins, Sermizelles ou Saint-Père ..., de retrouver, derrière le visage souriant et un peu endormi de ce pays harmonieux, dans ce décor de promenades paisibles, le souvenir des conflits tragiques de la dernière guerre.

Le contrat a été finalement signé entre la Bibliothèque nationale et Bartillat, après des négociations menées au rythme qui caractérise la vie de cette grande institution en charge de la permanence des collections ...

X. Je vous comprends...

J. L. Restait l'essentiel : établir le texte à partir du manuscrit de Romain Rolland en passant par le scanner et une transposition numérique par reconnaissance

des caractères, cahier après cahier. Cela se fit, mais les fichiers arrivèrent dans un désordre qui, sur mon bureau, se transformait en chaos. L'avouerais-je ? J'ai plus d'une fois pesté en essayant de mettre de l'ordre dans cet amas décourageant de feuilles et de fichiers orphelins. La conservateur en chef de la BnF, qui veille avec attention et scrupule sur le fonds Romain Rolland qu'elle connaît depuis qu'elle a aidé Marie Romain Rolland à classer ses papiers – tâche qui exigeait beaucoup de sang froid... – a cependant permis à ce lourd projet d'avancer.

Au département des manuscrits de la rue de Richelieu, installé à la table de la réserve, j'ai aussi pu déchiffrer une partie de l'immense correspondance de Romain Rolland avec sa sœur Madeleine – presque une lettre par jour dans la période difficile de la guerre ! –, des liasses de lettres enrubannées, conservées dans des boîtes de carton noir, et qu'on ouvre et manipule avec d'extrêmes ménagements. Le Cérémonial du Manuscrit ... Songez que les cahiers du journal conservés au département des manuscrits de la BnF sont deux modestes carnets au format d'un livre de poche.

X. Peut-on parler de périodes de découragement ?

J. L. Non, pas vraiment, en raison notamment du soutien indéfectible de l'Association. Mais une complication est venue s'ajouter : une partie du journal (septembre 40-mai 41) n'était disponible que dans la copie de Marie Rolland, une écriture en définitive plus délicate à déchiffrer que celle de son époux, et qui pouvait aboutir à d'étranges transcriptions dans les noms propres. Cela m'amène à évoquer la question des annotations. L'idée, sensée, des éditions Bartillat était d'offrir au public, qui a parfois oublié jusqu'au nom de Romain Rolland, non une édition universitaire, érudite, mais un ouvrage lisible et en même temps complet, dans lequel toutes les allusions qui le méritent seraient élucidés ; il fallait donc trouver un équilibre entre l'excès et la pénurie d'information. Inutile de mettre une note pour rappeler qui était Pétain, ou Churchill, mais une note pour l'entrevue de Montoire, Doriot ou *Les Perses* d'Eschyle n'est jamais superflue.

X. Une note pour le « manteau de Noé » ? « Achille dans sa tente » ?

J.L. Mais oui ! Car, comme on peut l'imaginer, la diversité des allusions et donc des notes, un millier environ, est considérable : on y trouvera même Mistinguett et Jacques Lacan ! Il fallait faire court, concis, mais en ne négligeant aucune allusion littéraire, politique, locale ou historique.

X. Bel « exercice de style » imposé.

J.L. C'est là que le travail minutieux de l'annotation prend les apparences d'une chasse parfois couronnée de succès, et parfois frustrante. De petits bonheurs, et des déceptions durables. La transcription du manuscrit par Marie Rolland et la reconnaissance des caractères m'ont joué des tours : que de temps perdu à chercher qui était ce Nety que lisait Rolland (le cardi-

nal de Retz !) ou qui se cachait derrière le général anglais Tronside, (le général Ironside). S'il était facile de retrouver, grâce au contexte moliéresque, « duodénum » sous « lendemain », comment le « père Ubu » était-il devenu le « père Noir » ?

X. Vous avez tout éclairci ?

J.L. Pas tout à fait. Par exemple, un certain « prince Pyf » qui surgit dans les hallucinations de la maladie début 43 demeure pour moi une énigme irritante. Un souvenir de lecture de l'enfant ? Que de plaisir, en revanche, à retrouver presque par hasard chez Stendhal une citation latine orpheline du journal (« *jam erubescit ver* »). Le prolongement naturel de cet exercice a été de multiplier les lectures adjacentes comme celle du beau roman populiste de Louis Guilloux *Le Pain des rêves*, de 1942, ou les essais en prose si savoureux d'un Claudel mal connu.

Mais cela ne suffit pas, il faut aussi essayer d'éclairer les allusions locales, mieux esquisser les personnages qui font le théâtre et la vie de ce journal, le petit monde de Vézelay dans les années quarante, et celui de Clamecy, la ville natale.

Les souvenirs sont encore là, certains témoins encore vivants, bien qu'âgés. La petite bonne des Rolland, Odette, a déjà donné dans les *Études rollandiennes* son témoignage, corroboré par le journal. Peu habitué à cet exercice, et craignant un peu de passer pour un démarcheur, je prends contact par téléphone avec d'autres personnes ...

X. On vous raccroche au nez ?

J.L. ... et, surprise agréable, les portes s'ouvrent, les souvenirs refluent, les confidences arrivent. A Vézelay, mais aussi à Saint-Père, à Fontette, à Asquins, à Clamecy, à Paris aussi, on me donne des informations, parfois triviales et parfois décisives qui, à défaut de

nourrir directement les annotations, me rendent plus vivant, concret, habité, le Vézelay des années 40, en bas de la rue Saint-Etienne. Chacun se souvient des détails et des drames, comme l'accrochage des FFI et des Allemands en août 44. Le riche marchand de bois, le camionneur serbe, la pâtissière et ses pâtés en croûte, l'hôtelier de la place, le vieil instituteur de l'office de tourisme, l'horloger collaborateur, les gendarmes craintifs, le notaire résistant, l'ami médecin, le bou langer anticlérical : tout un monde revit.

X. Vous rouvrez une période douloureuse...

J.L. Effectivement, je ne tarde pas à sentir aussi, à propos du curé-doyen de la basilique, notamment, que les blessures de l'histoire ne sont pas toutes fermées et cicatrisées, que les querelles et les clans persistent. Il est vrai qu'un lieu où Bataille et Claudel auraient pu en 1943 se croiser dans le salon de Rolland est propice aux tensions religieuses, politiques et métaphysiques. Dieu merci, ce journal est rien moins que partisan, en dépit des engagements de leur auteur. C'est Montaigne pendant les guerres de religion...

X. Le travail – j'y reviens – est donc achevé ?

J.L. Il reste encore – en ce printemps – du travail, des épreuves à relire, des index à dresser, des contacts à prendre pour exploiter encore de riches ressources (la Société scientifique, fondée par le grand-père Edme Courot, la bibliothèque universitaire de Bâle), d'autres personnes qui, directement ou indirectement, peuvent m'aider à élucider la poignée d'allusions qui demeurent inexplicables. Journal « se faisant », journal vivant... et publication, enfin, à l'automne.

juin 2012

Jean Lacoste est écrivain et philosophe